



[Territoire Perdu]

Un film de Pierre-Yves Vandeweerd

En quelques mots

Traversé par un mur de 2400 Km construit par l'armée marocaine, le Sahara occidental est aujourd'hui découpé en deux parties, l'une occupée par le Maroc, l'autre sous contrôle du Front de Libération du Sahara occidental (Polisario).

A partir de récits de fuite et d'exil, d'interminables attentes, de vies arrêtées et persécutées, venus des deux côtés du mur, *Territoire perdu* témoigne sur le peuple sahraoui, sur son territoire, sur son enfermement dans les rêves des uns et des autres.

Dans une esthétique qui sublime le réel, ce film résonne comme une partition contrastée entre paysages sonores, portraits en noir et blanc et poétique nomade.

Dossier de presse

A propos de *Territoire perdu*

Après avoir réalisé la plupart de mes films précédents dans l'ouest saharien (*Némadis, des années sans nouvelles / Racines lointaines / Le cercle des noyés / Les dormants*), il m'est apparu évident de réaliser un film sur le peuple sahraoui, sur son territoire, sur son enfermement dans les rêves des uns et des autres.

De tradition et de culture nomade, les Sahraouis sont en exil pour la plupart, depuis 1976, dans un bout de désert en Algérie. Ils sont aujourd'hui près de 160 000 à survivre dans ces camps de réfugiés. Leur territoire, sous occupation espagnole jusqu'en 1976, fait l'objet depuis lors d'une guerre qui oppose le Front de Libération du Sahara occidental (POLISARIO) à la Mauritanie jusqu'en 1979 et au Royaume du Maroc jusqu'à aujourd'hui ; et ce malgré le droit à l'autodétermination qui a été reconnu au peuple sahraoui par la Cour internationale de Justice.

Pour empêcher les embuscades menées par le POLISARIO, l'armée marocaine a achevé en 1989 la construction d'un mur de 2400 km qui traverse le territoire sahraoui. Ce mur, sous haute surveillance militaire, permet depuis lors au Maroc d'occuper une partie de ce territoire et de l'exploiter.

Un cessez-le-feu maintient depuis 1991 les deux camps dans une guerre de l'attente et de l'usure, sans qu'une solution politique à ce conflit ne parvienne à voir le jour et sans que la communauté internationale ne s'en soucie véritablement.

En tant que cinéaste, j'ai voulu témoigner de cette situation méconnue pour la plupart, mal connue pour ceux qui se souviennent de ce conflit dont il fut surtout question avant la fin de la guerre froide.

Ce projet de film est né il y a trois ans. Pour le mettre en chantier, j'ai réalisé plusieurs repérages de part et d'autre du mur. A l'origine, mon idée était de reconstituer au travers de relevés topographiques à l'intérieur du territoire sahraoui l'histoire du Sahara occidental.

Au cours des repérages qui se sont déroulés dans les camps de réfugiés et dans la partie du territoire sous contrôle du POLISARIO, j'ai eu l'occasion de faire de nombreuses rencontres avec des Sahraouis. En devenant le témoin des récits de leur exil, de leur lien à la terre et au territoire en tant que nomades, j'ai pris conscience de l'ampleur de leur enfermement. Un enfermement physique mais aussi un enfermement de la pensée et de l'imaginaire.

Il est ainsi devenu évident que je construis le film géographiquement à partir des camps de réfugiés et des zones sous contrôle du POLISARIO. Autrement dit, sans cesse se rapprocher du mur et ne jamais le dépasser, rendre compte de l'imaginaire des Sahraouis, lorsqu'il est question du territoire sous occupation marocaine, et ne jamais y pénétrer.

Bien que le sujet de ce film soit politique, mon idée a toujours été de permettre aux enjeux du conflit de se révéler à travers une forme cinématographique inventive tant pour la narration, que pour l'image et le son. Je suis en effet convaincu que la force d'un film réside dans sa capacité à sublimer par l'esthétique le propos et à octroyer au spectateur une place à partir de laquelle il pourra se mouvoir en pensées.

L'expérience humaine des images et des sons

Si l'élaboration de ce film a débuté après mon documentaire *Le Cercle des noyés*, tourné en vidéo haute définition, j'ai finalisé un autre film *Les dormants*, tourné en super 8 mm, avant que ne débute le tournage de *Territoire perdu*.

L'expérience du tournage en super 8 mm sur *Les Dormants* fut fondamentale dans mon parcours de cinéaste et déterminante pour le filmage de *Territoire perdu*.

En effet, tourner avec une caméra super 8 mm, donc à la main, s'est révélé être une façon pour moi de prolonger le ressenti de mon corps dans un geste, celui de filmer. En d'autres mots, permettre aux frémissements intérieurs, ceux du ressenti et non plus seulement de l'intellect, de s'incarner dans des images. Ceci est d'autant plus vrai lorsque – comme c'est le cas en pellicule – le nombre de bobines est limité et que par conséquent l'acte de filmage agit comme un rituel.

Dès le début du tournage de *Territoire perdu*, mon intention fut de mailler des images de corps et de visages avec des images d'espaces.

Comme l'écrivait Julien Gracq dans son ouvrage, *Carnets du grand chemin*, il y a deux manières de regarder : à la façon du presbyte qui se met à distance pour regarder ou à la façon du myope qui doit se rapprocher pour voir plus clairement. En travaillant à partir de ces deux formes de regard, j'ai voulu inscrire davantage la relation qui unit les Sahraouis à l'espace, à la terre, au territoire.

Si le tournage a duré plusieurs semaines, quelques heures seulement d'images ont été tournées. Cette manière de tourner à l'économie est un choix de réalisation. Il témoigne pour moi de la nécessité de ne filmer que dans une forme d'*état d'éveil*, d'attention, de vigilance, qui aiguise le regard au point d'être en quête sans cesse de l'image *unique, essentielle*.

Parallèlement, après avoir construit des liens privilégiés avec les témoins, j'ai enregistré sur le vif des récits de vie, de disparitions et d'exil. L'idée était de conserver par l'entremise de ces enregistrements en situation la fébrilité qui habite les histoires que l'on raconte pour la première fois ou presque, de donner aussi autant d'importance aux souffles et aux hésitations qu'aux mots.

La création sonore du film s'est élaborée sous la forme de deux expériences.

Durant le tournage proprement dit, des sons purs et isolés, propres au désert, à sa nudité et à ses vents, ont été récoltés. Ces sources sonores ont ensuite été rejouées à l'aide d'enceintes dans des cavités (prismes, globes en verre...) et réenregistrées de manière transformée.

Dans un second temps, en Lozère (France) cette fois, les ambiances sonores ramenées du Sahara occidental ont été mises au travail dans des chambres d'écho naturelles (grottes, avens, cheminées).

Il était important pour moi que les sons dans le film soient éloignés du réel, évoquent un univers mental, deviennent une forme de pensée, celle qui naît de la solitude et de l'oubli.

Le montage du film quant à lui s'est déroulé à la manière de la fabrication d'un tricot ; à savoir monter l'image en même temps que la narration sonore avec l'idée que chaque son choisi induise l'image qui va suivre et inversement.

Mais il est une expérience plus belle encore, née de ces gestes de cinéma, celle d'avoir rencontré des hommes et des femmes au Sahara occidental et d'avoir pu imaginer avec eux un film, le rêver, le désirer, comme une renaissance.

Pierre-Yves Vandeweerd

Un militantisme méditatif

"Territoire perdu" dans la filmographie de Pierre-Yves Vandeweerd est le dernier volet d'une trilogie commencée avec "Le cercle des noyés" et "Les dormants". Ces trois films s'ancrent dans un territoire sahélien comme dans la vie personnelle du cinéaste. Mais ils sont reliés par une réflexion de l'Histoire, celle que l'urgence et l'immédiat ont abandonnée, par une poésie de l'humain - la dignité du vivre et du survivre, du savoir mourir -, et enfin par une stylistique et un vocabulaire qui font "signe" comme disait Roland Barthes.

Témoigner du monde suppose un regard et une mémoire quand on délaisse le terrain de l'information, des news et de la "une". Qui se souvenait de la prison de Oualata aux confins de la Mauritanie ? Qui parle encore des Sahraouis, pris dans les sables entre l'Algérie et le Maroc, de la lutte du Polisario enlisée depuis 1975 ? Et de ce mur de 2500 kilomètres de long qui se confond avec les dunes mais est gardé par des sentinelles immobiles comme des rochers, illustration oubliée du "Désert des tartares" ?

Les chameaux comme "incipit", première image, première séquence, celle qui va introduire une histoire encore tremblante et ouverte. Parqués, entravés, ils tournent en rond dans le sable et les vents. Comme les hommes, eux aussi prisonniers, ces nomades condamnés à l'immobilité, chassés de leur territoire par la revendication marocaine du Sahara occidental, ancienne colonie espagnole.

La longue histoire d'un exil et d'une perte ne va pas amener des rétroactes informatifs, des prises de position idéologique. Simplement des récits en voix off. Des récits de fuite et de mort, d'interminable attente. Des récits factuels, pudiques, secs, tels des ossements. Venus des deux côtés du mur : la vie arrêtée ou la vie persécutée. Il ne s'agit pas d'un flot de paroles mais de séquences qui partagent leur tragique avec le vent omniprésent, chef d'orchestre d'une partition sonore, mélodée à deux voix.

Tourné en noir et blanc, "Territoire perdu" se fonde sur des contrastes, ceux qui apportent des zones de résonances d'émotion ou de réflexion et non des inattendus formels ou narratifs. Lumière aveuglante de certains plans, obscurité des tentes, images vides d'un désert rocailleux et grisâtre, étranger aux esthétiques courbes des dunes. Et dans ce paysage à l'horizon perdu, livré au vide et à l'hostile, les hommes et les femmes, eux cernés de près, visages en gros plans, longue litanie d'images sans sourire, impassibles, arrêtés dans un présent de somnambule. Jeunes soldats pris dans l'absurde d'une guerre sans combat, hommes âgés saisis dans les plis de leurs rides ou de leurs turbans, peau et étoffe indissociables, femmes accroupies, parques sans imprécation mais gardiennes des disparus.

Fragmenté par des mots qui font thèmes et chapitres et portent dans leur sens même la violence - "les camps", "le mur", "La résistance" -, le film de Pierre-Yves Vandeweerd parle des malheurs et des injustices d'un monde qui, comme il interroge profondément le cinéma, parle "D'ici et d'ailleurs".

Jacqueline Aubenas

Fiche technique

Titre original : **Territoire perdu**

Titre en anglais : ***Lost Land***

Réalisation : **Pierre-Yves Vandeweerd**

France / Belgique – 2011 - 75' – N&B et Couleur

Production : **Zeugma Films (France) / Cobra Films (Belgique)**

En association avec : **ARTE – La Lucarne**

Coproduction : **CBA (Centre bruxellois de l'Audiovisuel)**

Image : **Pierre-Yves Vandeweerd**

Création sonore : **Alain Cabaux**

Montage image et son : **Philippe Boucq**

Assistante de réalisation : **Annick Ghijzelings**

Mixage : **Amélie Canini**

Producteurs : **Michel David, Anne Deligne, Daniel De Valck**

Musique : **Richard Skelton**

Avec l'aide de :

Centre national de la Cinématographie (CNC), de la PROCIREP – Société des Producteurs et de l'ANGOA (France)

Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté française de Belgique et des télédistributeurs wallons, KODAK, WBI



Pierre-Yves Vandeweerd

BIO-FILMOGRAPHIE

Né à Liège (Belgique), le 13 novembre 1969

Pierre-Yves Vandeweerd est un cinéaste belge. Ses films s'inscrivent dans le cinéma du réel et ont été, pour la plupart, tournés en Afrique : en Mauritanie (*Némadis, des années sans nouvelles / Racines lointaines / Le cercle des noyés*), au Sahara occidental (*Les dormants / Territoire perdu*), au Soudan (*Closed district*).

Après des études en Information, Journalisme et Communication, ainsi qu'en Anthropologie et Civilisations africaines, Pierre-Yves Vandeweerd a enseigné, jusqu'en 2003, comme assistant à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université Libre de Bruxelles (ULB).

De 2004 à 2008, il développe et dirige dans le cadre de la coopération bilatérale entre la Communauté française de Belgique, la Région wallonne et le Sénégal, une résidence annuelle d'écriture et de réalisation documentaire destinée à des jeunes cinéastes sénégalais : *Cinéma(s) d'Afrique(s)*.

De 1998 à 2008, il est co-directeur du festival biennal du cinéma documentaire de la Communauté française de Belgique : *Filmer à tout prix*.

Depuis 2008, il est professeur à l'ICHECS (Institut des Hautes Etudes de Communication Sociale - Bruxelles).

Depuis 2010, il est directeur artistique de la collection *Fragments d'une œuvre* aux Editions Doc Net (France).

A partir de 2011, il dirigera la sélection *Incertains regards* du festival Les Etats Généraux du documentaire de Lussas (France).

TERRITOIRE PERDU / 75' / N&B et couleur / 2011

Sélectionné au Festival international de Berlin 2011, au festival Visions du réel (Suisse – avril 2011)
Première télévisée le 20 avril 2011 sur Arte

LES DORMANTS / 65' / N&B et couleur / 2009

LE CERCLE DES NOYES / 75' / N&B / 2007

Sélection officielle au Forum de la Berlinale (2007)

- * 1er Prix aux Ecrans documentaires de Arcueil (France)
- * Prix FIPRESCI au Festival de Fribourg (Suisse)
- * Prix oecuménique au Festival de Fribourg (Suisse)
- * Prix de la FICC – soutien à la distribution au Festival de Fribourg (Suisse)

CLOSED DISTRICT / 55' / N&B / 2004

- * 1er Prix aux Escales Documentaires de La Rochelle (France)
- * 1er Prix au Festival Quintessence à Ouidah (Bénin)
- * Prix du Meilleur Film pour la Mémoire des Droits de l'Homme au 4ème Festival International des Droits de l'Homme à Paris
- * Mention spéciale du jury au FIPA à Biaritz

RACINES LOINTAINES / 75' / Couleur / 2002

- * 1^{er} Prix aux RECIDAK (Rencontres cinématographiques de Dakar)
- * Prix Long métrage aux Rencontres cinématographiques de Cerbère

NEMADIS, DES ANNEES SANS NOUVELLES (co-réalisé avec Benoît Mariage) 52' / couleur / 2000

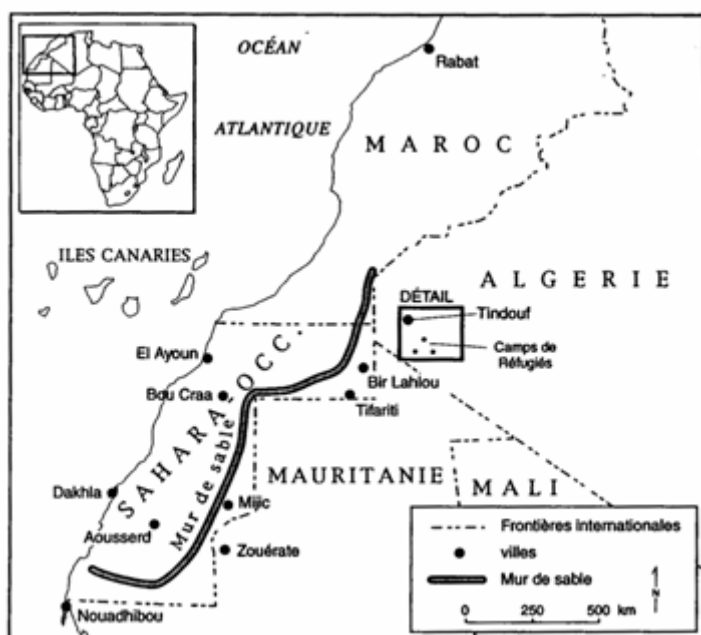
SIDA D'ICI ET DE LA-BAS / 60' / couleur / 1998

- * Prix du Meilleur documentaire au Festival international du Film francophone de Namur (FIFF)
- * Prix du Meilleur documentaire à Vues d'Afrique Montréal
- * Prix Bruno Mersch

Quelques balises historiques sur le Sahara occidental

Sahara occidental : un territoire de la superficie de l'Angleterre, situé entre le Maroc, la Mauritanie et l'Algérie. Une des régions les plus inhospitalières du monde. Les vents de sables y soufflent en permanence. La température y atteint en été les 55° pour retomber à - 5° en hiver. Il y a quelques années encore, des populations nomades y habitaient, en grand nombre. Aujourd'hui, ce territoire est devenu un espace *vidé de sa vie* où l'armée marocaine et le Front populaire de Libération du Sahara occidental (POLISARIO) s'adonnent à une guerre d'usure interminable, depuis 1975, date à laquelle l'Espagne s'est retirée militairement de sa colonie, sans pour autant la décoloniser définitivement.

Les revendications en jeu dans ce conflit silencieux sont le droit à l'autodétermination, à l'indépendance, pour le peuple Sahraoui et le droit pour le Maroc d'annexer le Sahara occidental au nom de liens historiques et séculiers. Les enjeux économiques : l'exploitation de phosphates et de gisements de pétrole au large des côtes.



Du nord au sud, ce territoire est aujourd'hui traversé sur une longueur de 2500 kilomètres par un mur de sable, construit par l'armée marocaine. Haut de plusieurs mètres, il abrite, sous terre, un système sophistiqué comprenant des batteries d'artillerie et un réseau d'écrans radars. Ainsi, tout mouvement à 60 kilomètres de distance est détecté. Devant l'édifice, sur près de 400 mètres, un champ de barbelés et de mines rend par ailleurs toute tentative d'approche irréalisable.

Occupé par plusieurs milliers de militaires marocains, ce mur a transformé dès la fin de sa construction, en 1989, une guerre d'embuscades en une guerre de l'attente. Inspiré de la ligne Barlev édiflée par les Israéliens à l'est du Sinaï, il rend aujourd'hui impossible toute incursion du POLISARIO dans la majeure partie du Sahara Occidental.

De part et d'autre du mur, deux Sahara s'affrontent. A l'ouest, le *Sahara utile*, occupé par l'armée marocaine, par des centaines de milliers de colons venus du nord, par des industries marocaines, espagnoles et étrangères, exploitant les richesses économiques présentes dans cette partie du

territoire (phosphates à Bou Craa, pêche à Dakhla et Laâyoune, pétrole en off-shore). A l'est, le *Sahara libre* ou la République arabe sahraouie démocratique (RASD). Créée dès 1976, de manière autoproclamée – bien qu'aujourd'hui reconnue par quelques Etats essentiellement africains -, la RASD a comme capitale symbolique Bir Lahlou, un village saharien où quelques bâtiments font office de Parlement, de Ministères et de bureaux. Les autres villes libérées (Mijek, Tifariti, Zoug) sont occupées par les militaires du POLISARIO, tout comme le reste du Sahara occidental à l'est du mur.

Au-delà du *Sahara libre*, en territoire algérien, vivent en exil, depuis 1976, date à laquelle des bombardements au napalm menés par l'aviation marocaine ont contraint les habitants du Sahara occidental à prendre la fuite, quelque 160 000 Sahraouis. Ces Sahraouis habitent des camps de réfugiés, sur la hamada de Tindouf, une région isolée de l'Algérie. Aucune route goudronnée n'y mène. Seuls des avions venus d'Alger y atterrissent. Les conditions de vie y sont extrêmement difficiles, précaires. La survie au quotidien y est possible grâce à l'aide octroyée par l'Algérie et par des organisations non-gouvernementales.

D'une étendue voisine à celle d'un département français, les camps de réfugiés de Tindouf reproduisent fidèlement, de par la volonté de leurs habitants et du POLISARIO, la géographie du territoire perdu. Quatre ensembles provinciaux, rassemblant à chaque fois une dizaine de camps, ont été construits, portant chacun le nom d'une ville occupée : Laâyoune, Smara, Dakhla, Aoussert.

Dans ce territoire en exil, situé d'ailleurs sur un autre territoire – celui de l'Algérie -, la vie quotidienne s'est peu à peu organisée. Des écoles ont vu le jour, des dispensaires, des hôpitaux, des camps du Front POLISARIO.

A plusieurs endroits, dans les deux camps ennemis, des contingents de la MINURSO (Mission des Nations Unies pour le Référendum au Sahara Occidental) sont présents. Ils sont là pour empêcher la guerre de redevenir effective, pour assurer la mise en place d'une consultation populaire, à l'issue de laquelle les populations auraient à s'exprimer sur le rattachement ou non de leur territoire au Royaume du Maroc. La MINURSO est présente au Sahara occidental depuis 1991 et le référendum, vingt ans plus tard, n'a toujours pas vu le jour.

En attendant, sur la ligne de front, de part et d'autre du mur, des milliers de militaires, de l'armée marocaine et du Front POLISARIO, attendent. Ils attendent un ordre, des ordres. Ils attendent le faux pas de *ceux d'en face*. Ils sont en guerre ou plutôt en état de guerre. Ou du moins en état d'alerte permanente. Ils n'ont plus combattu depuis 1991 mais ils savent ou pensent qu'à tout moment le conflit peut reprendre, éclater à nouveau. Dans l'opacité des vents de sable, ils scrutent l'horizon, sans pouvoir s'en approcher. (PYV)